

The Big Chill de Lawrence Kasdan
The Big Chill (Les copains d'abord), États-Unis, 1983, 103
minutes

Maurice Elia

Number 196, May–June 1998

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/49223ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Elia, M. (1998). Review of [The Big Chill de Lawrence Kasdan / *The Big Chill (Les copains d'abord)*, États-Unis, 1983, 103 minutes]. *Séquences*, (196), 18–19.

THE BIG CHILL

de Lawrence Kasdan



Aujourd'hui, on se souvient surtout des chansons, celles qui firent de la bande sonore du film un (et même deux) best-seller(s) du disque. Depuis les Rolling Stones, dont la chanson adaptée *You Can't Always Get What You Want* illustre curieusement des images de funérailles, jusqu'aux grands succès des Rascals, de Spencer Davis, de Creedence Clearwater Revival, de Percy Sledge, de Procol Harum, des Temptations, de Three Dog Night, de Marvin Gaye ou de Smokey Robinson and the Miracles. Chansons des années 60 pour un film des années 80. À l'aube du nouveau millénaire, cela pourrait s'appeler nostalgie de la nostalgie, ou quelque chose dans ce goût-là.

Mais à l'époque, *The Big Chill* avait tout du film révolutionnaire. Ses personnages, qui se retrouvaient après plusieurs années, à l'occasion du suicide de l'un d'eux, essaieront de reprendre leur train-train quotidien, chacun de son côté, au terme d'un week-end passé ensemble au cours duquel ils auront tenté de se redéfinir sans passer par les intermédiaires sociaux conventionnels. En se donnant la mort, Alex leur aura donné l'occasion de méditer en groupe sur la vie, sur l'aspect tristement transitoire de l'amitié et sur les nombreux visages de l'amour.

Malgré son absence, Alex est le personnage central du film. Dès la première séquence, une subtilité du scénario nous montre qu'à l'annonce téléphonique de la mort d'Alex, tous les amis se préparent au voyage qui les mènera dans la petite ville de la Caroline du Sud où ils conduiront leur ami à sa dernière demeure. La caméra s'attarde donc sur des personnages qui

s'habillent en gros plans. L'un d'eux, c'est Alex lui-même que des mains anonymes s'appliquent à vêtir, l'amitié dépassant, par la magie du cinéma, les frontières de la vie et de la mort.

C'est dans la maison du couple formé par Harold et Sarah que le choc des émotions prend toute sa vigueur. Et cela, dès les premières minutes. Laissant rapidement derrière les banalités d'usage, on se livre vite à un jeu de la vérité aux allures purement thérapeutiques:

Meg: Alors, tu es heureuse?

Karen: Oui, je suis heureuse, et toi?

Meg: Moi, pas du tout.

Karen: Ah! C'est donc la vérité qu'on se dit?

Karen a abandonné une carrière littéraire prometteuse pour se dévouer totalement à ses enfants et à son mari. Non, elle n'est pas heureuse. Sa vie, qu'elle avoue avoir ratée, n'est qu'une suite de froids compromis métamorphosés depuis peu, en automatismes.

Meg est avocate, et sa vie amoureuse est toujours au plus bas. Les hommes qu'elle rencontre sont tous mariés ou homosexuels. Elle est pourtant prête à tous les sacrifices. Et tant pis pour les hommes: ce qu'elle veut maintenant, c'est un enfant.

Sam fut pendant longtemps l'amour secret de Karen. Aujourd'hui, c'est la vedette d'une télésérie d'aventures, mais il ne semble pas être devenu le Hollywoodien désabusé: c'est un homme qui n'a été gâté par la vie que de l'extérieur.



Michael est un journaliste qui veut ouvrir un restaurant. C'est un hâbleur chronique qui se veut excentrique pour conquérir des filles. Il est arrivé à convaincre le magazine *People* de le laisser écrire le compte rendu *nostalgique* des amitiés retrouvées.

Nick est le seul à être encore resté attaché aux valeurs et aux idées véhiculées par les années 60. Vétéran du Vietnam devenu impuissant, c'est le personnage le plus complexe et le plus amer de la bande. Il s'insurge contre l'attitude des autres, mais ses arguments sonnent faux et il semble être le premier à le reconnaître.

Quant à Chloe, elle fait partie de la nouvelle génération de jeunes, celle qu'on venait tout juste d'étiqueter de génération-vidéo. C'était la petite amie d'Alex. Sensible et intelligente, curieuse et innocente, elle avoue n'avoir jamais été témoin d'une telle effusion de chaleur et d'énergie. En fait, elle ne sait pas qu'elle est à la recherche d'une cause.

Les amis retrouvés se rendent compte que le monde autour d'eux a changé et qu'ils ont suivi le courant, un peu à l'aveuglette. La propriété était un crime dans le temps. Aujourd'hui, ça va très bien, merci. Avant, c'était l'amour, pas la guerre. Maintenant, les aventures extraconjugales sont auréolées de dangers immédiats. La police, c'étaient les *pigs*. Aujourd'hui, on a davantage à s'en faire des amis. L'ingurgitation de drogues *souriantes* ne conduit plus qu'au sommeil et le jogging a, depuis longtemps, remplacé le joint.

Devant les incertitudes et le désintéret pour les grandes actions communes qu'on sait pourtant justes, *The Big Chill* propose l'alternative de la chaleur humaine, lutte tout aussi plausible contre le conformisme et le défi lancé à la petite bourgeoisie.

Ainsi, Karen mettra un terme à sa passion secrète pour Sam en faisant l'amour avec lui et son geste la replace directement parmi les vivants. Sam retournera à Hollywood conscient que les acrobaties qu'il exécute à la télé sont impossibles dans la vie réelle: l'émotion l'emportera sur la rouille physique. Nick décidera de vivre avec Chloe dans un petit pavillon non loin de la maison de Harold et Sarah. Ce sont des personnages sans attaches qui créeront des liens n'ayant rien à voir avec la sexualité. Nick fera sans doute revivre son époque devant Chloe (du grec, *épanouissement de fraîcheur*), disciple attentive qui servira de symétrie, de continuité à un monde un peu trop longtemps relégué aux oubliettes. Un autre agent de continuité sera l'enfant (possible, mais en tous cas espéré) de Meg et Harold (qui fera l'amour avec elle sur l'instigation de sa propre femme!), seul enfant de

mémoire d'homme à être enfant de l'amitié et non de l'amour, idée géniale qui place *The Big Chill* dans la lignée des films qui osent briser des tabous.

Un film qui se prend trop au sérieux? Erreur. D'abord, l'humour y est constant. Et puis, tout y respire une fraîcheur intrinsèque qui ne vous lâche pas jusqu'à la fin. Et les images de John Bailey, aux couleurs vives et claires, le rappellent à chaque instant. Quelques plans restent inoubliables: le corège funéraire vu de loin traversant un pont en pente; le jogging de deux amis dans la brume matinale frappant en mesure la solitude grise de l'asphalte; deux copains se serrant la main et à l'arrière-plan, dans l'embrasure d'une porte; un admirable gros plan de Glenn Close sur fond de verdure.

Sur le plan physique, *The Big Chill* ose mettre sur un même plan amitié et amour, deux sentiments qu'on a toujours tendance à considérer contradictoires. Ici, l'amour physique apparaît un peu comme salvateur, directement dérivé de la chaleur cicatrisante de l'amitié. Point de rivalité donc, point de jalousie dans ces rapports si patiemment cimentés. Ignorant vaillamment *le moral et le social* de nos institutions, *The Big Chill* se lance à corps perdu dans la grande révolution de l'amitié. **S**

Maurice Elia

THE BIG CHILL (Les Copains d'abord)

Réal.: Lawrence Kasdan — Scén.: Lawrence Kasdan, Barbara Benedek — Phot.: John Bailey — Mont.: Carol Littleton — Int.: (alph.) Tom Berenger (Sam), Glenn Close (Sarah), Jeff Goldblum (Michael), William Hurt (Nick), Kevin Kline (Harold), Mary Kay Place (Meg), Meg Tilly (Chloe), JoBeth Williams (Karen), et Don Galloway (Richard) — Prod.: Columbia/Michael Shamberg — États-Unis 1983 - 103 minutes.

**“EN NOMINATION POUR LA MEILLEURE
PIZZA AU CENTRE-VILLE”**

★★★★ “SOMPTUEUX” ★★★★★
Un régal pour le palais

**Le Rendez-vous
des cinéphiles**

PIZ PISTOL

Celui qui fait la pizza plus vite que son ombre

Maintenant à l'affiche!

RESTO-FINES PIZZAS
350 Ste-Catherine ouest
(coin Bleury) Montréal (514) 393-1822